

Revue Sciences Humaines Mensuel N° 192 - avril 2008 « La mémoire est menteuse »

Rencontre avec Elizabeth Loftus

Les souvenirs précis d'abus sexuels qui surgissent tout à coup en pleine psychothérapie sont souvent de pures inventions. Telle est la thèse défendue par la psychologue américaine Elizabeth Loftus, résultats expérimentaux à l'appui. Comment peut-on, de bonne foi, se croire victime d'événements imaginaires ? Quand la mémoire produit soudainement le film détaillé d'incestes prolongés, le thérapeute en est souvent le vrai scénariste...

Au début des années 1980, dans les médias des États-Unis, s'est répandue l'idée que les souvenirs enfantins d'abus sexuels pouvaient être réprimés dans la mémoire, oubliés durant de longues années, puis resurgir à la faveur d'une psychothérapie. Dans la lignée du féminisme, le simple fait qu'un tel sujet devienne un débat de société représentait une victoire majeure sur la loi du silence.

En quelques années, l'opinion publique américaine a été secouée par des milliers de procès, parfois retentissants, de patientes se retournant contre leur père pour l'accuser d'attouchements jusqu'alors insoupçonnés. En 1992 est née une association de parents accusés publiquement d'avoir abusé leurs enfants, et clamant leur innocence. Or, on sait aujourd'hui que dans de nombreux cas, ces souvenirs d'abus sexuels étaient bel et bien faux. Les scènes retrouvées étaient parfois authentiques, mais, le plus souvent, il s'agissait vraisemblablement de pures inventions. Comment des patientes de bonne foi pouvaient-elles se souvenir de traumatismes qu'elles n'avaient en réalité jamais vécus ?

La psychologue Elizabeth Loftus s'est spécialisée dans l'étude des égarements de la mémoire. Elle a expérimentalement démontré qu'il était possible de susciter des souvenirs précis chez des gens ordinaires, tout à coup persuadés d'avoir été témoins ou victimes d'événements dramatiques. Selon elle, la résurgence de la « mémoire réprimée » serait le fruit de la suggestion insidieuse du psychothérapeute, cherchant trop systématiquement une origine sexuelle aux problèmes de ses patientes. Certes, dans sa « théorie de la séduction », en 1895, Sigmund Freud avait postulé un abus sexuel ignoré, refoulé, à la base de toute névrose. Mais il y avait renoncé dès 1897, franchissant une étape théorique qui fut l'acte fondateur de la psychanalyse. Aujourd'hui, les partisans de la mémoire réprimée ont perdu une partie de leur crédit. Mais la polémique n'est toujours pas close...

Jean-François Marmion

Quand et comment vous êtes-vous intéressée à la psychologie ?

Au départ, je faisais des études de mathématiques. Mon père était quelqu'un de plutôt distant, mais il adorait les maths et un moyen de capter son attention était de lui demander de m'aider pour mes devoirs dans ce domaine. Je suis donc devenue très bonne en mathématiques. C'est logiquement dans cette branche que j'ai ensuite entamé mes études universitaires. Puis j'ai eu l'occasion de suivre un cours d'introduction à la psychologie à l'UCLA et j'ai adoré ça. J'ai découvert qu'à l'université de Stanford, il existait une spécialité nommée « psychologie mathématique ». Je me suis dit que ce serait parfait pour moi. Mais lorsque je suis arrivée à Stanford et que j'ai commencé à vraiment étudier la psychologie mathématique – en l'occurrence essayer de trouver des formules mathématiques pour expliquer les processus psychologiques –, j'ai compris que ce n'était pas ce que je voulais. Ensuite, j'ai eu l'occasion de travailler dans cette université avec l'un de mes professeurs (Jonathan Friedman) sur le phénomène de la mémoire. Nous étudions comment l'information est organisée et récupérée dans le cerveau. Cela m'a permis d'apprendre à mener des expérimentations, à analyser des données et à rédiger des

articles scientifiques. C'est grâce au professeur Friedman que j'ai développé le goût de la recherche. Mais je cherchais quelque chose de plus concret.

Vous cherchiez quelque chose de plus directement utilisable dans la vie réelle et pas seulement des concepts théoriques?

Oui, c'est l'époque où mon père décéda d'un cancer. Et je me suis dit: j'aimerais travailler sur quelque chose de concret, comme un remède contre le cancer! Mais ce n'était pas mon domaine. J'étais seulement quelqu'un qui avait quelques connaissances sur la mémoire. Je m'intéressais aussi au domaine psycholégal. Ainsi, mon travail s'est orienté tout naturellement vers l'étude de la mémoire chez les témoins d'accidents ou de crimes. Et j'ai commencé à étudier la mémoire des témoins. Je montrais aux gens des films d'accidents ou de délits. C'était quelque chose de nouveau, d'inédit. À l'époque, on se contentait de montrer aux sujets d'expérimentation des listes de mots, des photos ou parfois des phrases. Mais personne ne leur montrait des films d'accidents de voiture.

C'était vraiment une idée originale!

Oui, mais à l'époque, les gens disaient: «*C'est de la psychologie de foire, cela ne mènera à rien.*» J'ai persisté dans cette direction. Une des premières choses que j'ai découvertes, c'est que lorsque l'on questionne les gens à propos de leurs souvenirs, on modifie leurs souvenirs. Par exemple, si l'on demande aux témoins «à quelle vitesse roulaient les véhicules lorsqu'ils se sont percutés», on obtient une moyenne de vitesse plus rapide que si on leur demande «à quelle vitesse roulaient les véhicules lorsqu'ils se sont touchés». Je me suis alors demandé si la manière de poser les questions affectait, outre les réponses, la façon dont les gens reconstruisent leur mémoire. Et pas seulement à cause des mots employés, mais aussi, par exemple, avec des informations complémentaires comme: «*Madame Jones dit que cela s'est passé de cette façon, qu'en pensez-vous?*» On a mené des expériences pour montrer que les témoins «ajoutent» à leur mémoire des informations qui proviennent d'autres sources que ce qu'ils ont réellement vu. C'est ce que j'ai nommé par la suite le «*misinformation effect*» (l'effet «information trompeuse»). Dans un nombre important de cas, le sujet intègre cette information trompeuse dans son souvenir en étant persuadé que c'est la réalité. Restait à savoir ce que devient le souvenir initial transformé par les informations trompeuses. Est-il encore là? Est-il enterré quelque part comme en dessous d'un tas d'ordures? Faut-il creuser en profondeur pour le retrouver? Ou bien le souvenir est-il irrémédiablement transformé par de nouvelles informations?

Beaucoup de gens s'imaginent en effet que le souvenir d'un événement se trouve rangé quelque part, comme un dossier dans un tiroir. Est-ce qu'il suffit d'ouvrir le bon tiroir pour le retrouver?

Pour ma part, je pense que les souvenirs sont altérés, modifiés, détériorés par des informations obtenues après l'événement. Mais d'autres scientifiques ne sont pas d'accord. Notamment un groupe de psychologues anglais, dont John Morton, estime que les souvenirs peuvent s'affaiblir mais pas vraiment être «altérés». Un autre groupe de personnes a contesté mes recherches en disant que la mémoire ne peut être modifiée, ni même affaiblie. Ils estiment que cela ne peut arriver qu'à ceux qui n'ont pas enregistré les détails dès le départ. Tout ce débat a été très riche sur le plan intellectuel. Finalement, j'ai publié en 1989 un article qui concluait que tout le monde avait peut-être raison. Parfois, le souvenir reste inchangé, parfois, le souvenir demeure identique mais s'enrichit de nouveaux détails fictifs, parfois, le souvenir est définitivement détérioré par des informations nouvelles. Il n'est alors plus possible de retrouver spontanément le souvenir initial. Le seul moyen est de fournir au sujet de nouvelles informations authentiques sur ce qui s'est réellement passé. Cependant, après une quinzaine d'années, j'ai eu envie de changer de domaine de recherche. Lors d'une soirée de nouvel an, j'ai mis par écrit ma résolution de nouvelle année et je l'ai déposée dans une boîte. J'avais noté la phrase suivante: «*Je veux consacrer environ un tiers de mon temps à une autre activité et trouver quelque chose de différent.*»

Comme un hobby?

Non, quelque chose d'intellectuel et de professionnel. Au bout d'une année, il ne s'était toujours rien passé. Alors l'année suivante, j'ai remis dans la boîte le même souhait. Et quelques mois plus tard est arrivée toute l'histoire de la « mémoire réprimée ». Il s'agit de cette théorie selon laquelle des années de brutalités durant l'enfance peuvent être totalement réprimées dans l'inconscient. Les « victimes » restent complètement ignorantes de toutes ces horribles choses qu'elles ont vécues jusqu'au moment où elles font une thérapie. Et là, grâce à des techniques proprement miraculeuses, le thérapeute fait revenir à la conscience tous ces événements atroces. À l'époque, cette théorie était largement acceptée par le monde médical, judiciaire et scientifique. Pour ma part, j'en ai cherché activement les preuves scientifiques et je ne les ai pas trouvées. Aussi, j'ai commencé à témoigner comme experte au tribunal: de nombreuses personnes étaient accusées et parfois envoyées en prison sur la seule base de la véracité de cette théorie. Cette controverse m'a totalement absorbée. Des centaines et des centaines de personnes ont sollicité mon aide, dont la plupart étaient, selon moi, injustement accusées d'abus sexuels par leurs enfants et parfaitement innocentes. Je me suis alors lancée dans des recherches pour tenter de prouver qu'avec le genre de techniques employées dans ces affaires judiciaires, il était possible d'induire chez des sujets des souvenirs totalement faux de choses qui n'étaient jamais arrivées. Et cela m'a entraînée vers un nouveau domaine tout à fait passionnant. Il arrive que si les patients affirment ne se souvenir de rien, le thérapeute leur pose la question encore, encore et encore... Jusqu'à ce que la mémoire leur « revienne ». Voilà ce que je découvrais, en étudiant tous ces cas de « mémoire réprimée » avec les comptes-rendus écrits des séances de thérapies. Si le patient affirmait ne se souvenir d'aucun abus sexuel durant son enfance, le thérapeute essayait toutes sortes de techniques telles l'hypnose ou l'interprétation des rêves pour aider le patient à recouvrer la mémoire. Selon moi, ces souvenirs surgissant en cours de thérapie avaient tout simplement été induits par le thérapeute. Évidemment, les gens n'appréciaient pas beaucoup ce genre d'explication.

Ils ne devaient pas beaucoup vous apprécier non plus?

Non, ils ne m'appréciaient pas du tout! Les défenseurs de la théorie de la mémoire réprimée ont utilisé toutes sortes de moyens pour me faire taire. Vous savez, lorsque j'ai été en désaccord avec les psychologues anglais au sujet de la fiabilité de la mémoire, ça a été un débat très respectueux. Mais pour la mémoire réprimée, ça a été beaucoup moins élégant. J'ai reçu des lettres anonymes, ils ont fait pression sur l'université qui m'employait, ont tenté de faire annuler des conférences que je donnais et finalement ont lancé des poursuites judiciaires. Ce n'était pas joli... Vraiment pas joli... Mais j'ai tenu bon.

Pensez-vous que grâce à vos travaux, on a cessé de poursuivre des gens en justice sur la seule base de « souvenirs refoulés »?

J'aimerais croire cela. Mais je suis encore appelée comme experte dans des affaires de ce genre. Cependant, il y a actuellement moins de cas judiciaires de « mémoire réprimée », parce que le nombre de sceptiques a augmenté...

Propos recueillis par Pascal de Sutter,

d'après un extrait de l'ouvrage *Les Nouveaux Psys*, coordonné par Catherine Meyer, à paraître, Les Arènes

